

MAISON POPULAIRE
CENTRE D'ART
9 BIS RUE DOMBASLE
93100 MONTREUIL

LES COMPETENCES INVISIBLES
Une exposition sur le travail qui n'a pas l'air d'en être



DOSSIER PEDAGOGIQUE
et Propositions de visites et d'ateliers pour les classes

Contact :

Emmanuelle Boireau, médiatrice
emmanuelle.boireau@maisonpop.fr
01 42 87 08 68

PRÉSENTATION DE L'EXPOSITION

Artistes : Andrea Büttner, Susan Collis, Vincent Ganivet, Sofia Goscinski, Delphine Reist, Mladen Stilinović, Tamás Szentjóby

Et la mythique danse de l'escalier de Bill Robinson, la soprano américaine Florence Foster Jenkins, un marathon de danse à Brooklyn, Maradona filmé par Emir Kusturica, un bal de grévistes en 1936

Imaginer ce qui travaille en dehors du monde du travail : cette formule en apparence contradictoire résume le programme des « compétences invisibles ». Ce premier volet inaugure un cycle de trois expositions en écho à la proposition de la Maison Populaire, « Travail de la culture, culture du travail ».

L'exposition *Les compétences invisibles* est née d'une réflexion sur les représentations du travail (voire les clichés) qui placent souvent l'ouvrier derrière sa machine ou l'homme d'affaire en réunion dans son entreprise. À travers la représentation d'un geste, d'une pose, d'une méthode, d'une technique, il semblerait que les compétences n'ont de valeur qu'au sein de leur domaine d'activité. Que se passerait-il si elles quittaient leur champ d'action pour exister ailleurs ? Pourraient-elles subsister dans un espace sans but déterminé ?

La reconnaissance ou non d'une compétence en fonction du domaine a établi une hiérarchie des actions (petites et grandes, efficaces et inutiles, nobles ou dégradantes etc.). L'exposition cherche ailleurs: un espace où « incompétences » et « surcompétences » cohabiteraient sans échelle de valeur. Un espace où le contenu d'une activité flotterait sans cesse entre travail et non-travail, où petits et grands travaux seraient interdépendants, où chanter juste et chanter faux, inventer et imiter activeraient les mêmes forces vitales.

À la périphérie du travail, tout un éventail d'humeurs, de postures et de sensations imperceptibles s'associent à ces compétences sans pour autant justifier d'une efficacité réelle. Endurance, perfectionnisme, compétition, paresse, croyance, l'impact de leur production est impalpable, inquantifiable. *Les compétences invisibles* expose le travail qui n'a pas l'air d'en être mais qui en est, l'air de rien.

Commissariat de l'exposition : Florence Ostende

Commissaire et auteur de textes critiques, Florence Ostende a organisé les expositions *For Your Eyes Only* (Mains d'Œuvres, Saint-Ouen, juin 2009), *Energiser : Nick Laessing* (Galerie Paul Frèches, Paris, juin 2009), *Retracing Exhibitions* (Royal College of Art, Londres, mars 2009), *Les Enfants du Sabbat 10* (Creux de l'Enfer, Thiers, mars 2009) et *Argument de la Diagonale* (Bétonsalon, Paris, été 2008). Co-rédactrice de la revue Catalogue (cataloguemagazine.com), ses textes sont également parus dans des catalogues d'exposition et revues tels que 20/27, art press et 02. Elle est diplômée du Master Curating Contemporary Art (Royal College of Art, Londres), de Masters en Histoire de l'Art (Université Paris IV Paris-Sorbonne) et en Littérature anglaise (Université de Provence). Elle est actuellement commissaire en résidence au Pavillon du Palais de Tokyo.

LES ŒUVRES

Andrea Büttner

Née en 1972 à Stuttgart. Vit et travaille à Londres et Francfort.



Little Works, 2007

DVD, 10 min 45

Collection de l'artiste

Galerie Hollybush Gardens, Londres

Andrea Büttner utilise des médiums en décalage total avec les normes esthétiques de l'art contemporain. Elle privilégie des méthodes artisanales de production comme la gravure sur bois ou la peinture sur verre. En lien avec sa fascination pour la figure historique de Sœur Corita Kent et ses œuvres religieuses et politiques des années 1960 et 1970, Büttner a observé les nonnes d'un couvent de Carmélites à l'ouest de Londres pendant plusieurs années. Le film *Little Works* (2007) est petit documentaire sur leur pratique artistique. Pendant leur temps libre, les nonnes fabriquent des objets religieux (bougies, napperons, paniers et broderies d'icônes religieuses) qu'on qualifierait volontiers d'art kitsch. Le titre « little works » est une référence à l'expression française « petits travaux » qui connote les travaux manuels et domestiques des sœurs, loin des interprétations conceptuelles des œuvres exposées dans les galeries d'art contemporain. Mais d'après l'artiste, l'ingéniosité, la

croyance, le doute et l'humour qui motivent ces petits travaux ne sont peut-être pas si éloignées des préoccupations de l'artiste « professionnel » d'aujourd'hui.

Susan Collis

Née en 1956 au Royaume-Uni. Vit et travaille à Londres.



100% Cotton, 2002

Bleu de travail, fil à broder

Collection particulière, Royaume-Uni

Sur une blouse de travail accrochée au mur, Susan Collis a cousu et imité les taches et les éclats de peinture provoqués par un chantier ou un montage d'exposition. L'effet de trompe l'oeil de *100% Cotton* est à l'image de son travail : refaire de façon laborieuse tout ce qui peut se réaliser de façon spontanée, rapide et arbitraire. L'artiste attache une importance toute particulière à la signification culturelle des matériaux. Selon elle, il existe une équivalence entre ce qui est beau et

ordinaire, précieux et banal, laborieux et accidentel. Collis associe volontiers technique traditionnelle des arts appliqués et références plus conceptuelles. La hiérarchie entre les arts se retrouve bouleversée.

Vincent Ganivet

Né en 1976, France. Vit et travaille à Paris.



Roues et chenille, 2010

Parpaings, bois, sangles
Collection de l'artiste

Martyr, 2010

Planche de bois
Collection de l'artiste

« J'aime que mon travail reste simple à l'image de mon mandala de poussière », explique Vincent Ganivet. Réalisé pour l'exposition *Matières à paysage* (2008) à Noisy-le-sec, le mandala est un cercle au sol où subsistent les restes de poussière du montage d'exposition. L'artiste fabrique des roues en parpaings, des arches, des feux d'artifice, des fontaines, des objets qui tremblent. « Mes œuvres doivent pouvoir se décrire en une seule phrase. Les cailloux qui vibrent, c'est mon téléphone portable tombé dans la bétonnière. Les fontaines, c'est Versailles dans la cuisine ».

Après ses études aux Beaux Arts de Paris, l'artiste se met à la sculpture et réalise des installations à partir de matériaux disponibles dans son atelier, notamment des parpaings qu'il décline en parquet, igloo, cascade. En 2004, il installe un domino cascade géant de 700 parpaings sur les deux étages de Mains

d'Œuvres à Saint-Ouen. La taille de son atelier sur l'Île-Saint-Denis lui permet d'expérimenter une série de roues en parpaings, un procédé délicat dont l'équilibre ne tient que par la force d'une sangle. « Je construis, ça tombe et je reconstruis, jusqu'à ce que ça marche ». L'exposition *Les compétences invisibles* présente une production inédite, une roue ovoïdale en forme de chenille de Caterpillar, un nouveau challenge pour Ganivet.

Sofia Goscinski

Née en 1979 à Vienne, Autriche. Vit et travaille à Vienne



Siegespodest, 2006

Acier, eau
Collection de l'artiste

De loin, le podium en acier de Sofia Goscinski ressemble à une sculpture minimale : une forme géométrique parfaite, neutre et imposante. D'abord fascinée par l'esthétique épurée de l'art minimal, la jeune artiste viennoise détourne ici les canons formels de ce mouvement qui prônait performance visuelle et théâtralité. La faille de l'oeuvre se dévoile en s'approchant, le volume en forme de podium de compétition sportive est en fait rempli d'eau : la masse liquide est à deux doigts de déborder de son cadre en acier, usé et malmené. Le *Siegespodest* (2006) est un trompe l'oeil qui suscitera en vous l'image burlesque de gagnants et perdants en train de s'enfoncer dans l'eau pour finir au même niveau, le sol.

Delphine Reist

Née en 1970, Suisse. Vit et travaille à Genève



Étagère, 2007

Étagère métallique, plexiglas, outils électriques, système électronique
Exemplaire d'artiste

« La particularité des dispositifs inventés par Delphine Reist réside dans l'apparente autonomie des objets. Le tonneau roule tout seul et va se jeter contre les murs de la pièce dans laquelle il est enfermé. Les voitures sont sans conducteurs, les caddies, vides, s'attroupent en l'absence des consommateurs. On songe au balai de l'apprenti sorcier, on hésite entre la farce et le cauchemar, le rire et la grimace. L'éviction du facteur humain au profit de machines devenues célibataires ne prend pas pour autant cette allure prophétique propagée par une science-fiction pessimiste. Les machines de Delphine Reist sont des machins, leurs conduites dérisoires et faiblement efficaces sont teintées d'un anthropomorphisme plutôt minable. L'échec, la répétition, la maladresse, les rapprochent des MM. Songe, Bartelby, Malone, Bardamu, de tous les ratés, avec ou sans nom, qui hantent la littérature et la vie, les velléitaires, les monomaniaques, les sinistrés en tous genres, qui ne peuvent pas ou qui refusent d'aller dans le sens du courant, qui se sont échoués ou qui ont échoué ».

Hervé Laurent

Mladen Stilinović

Né en 1947 à Belgrade. Vit et travaille à Zagreb, Croatie.



Artist at Work, 1978

Série de 8 photographies
Collection de l'artiste

« Il n'y a pas d'art sans paresse ».

« En tant qu'artiste, j'ai autant appris de l'Est (socialisme) que de l'Ouest (capitalisme). Évidemment maintenant que les frontières et les systèmes politiques ont changé, une telle expérience n'est plus possible. Mais ce que j'ai appris de ce dialogue reste en moi. Mon observation et ma connaissance de l'art occidental m'ont tardivement mené à la conclusion que l'art ne peut plus exister à l'Ouest. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'y en ait pas. Pourquoi l'art ne peut-il plus exister à l'Ouest ? La réponse est simple. Les artistes de l'Ouest ne sont pas paresseux alors que ceux de l'Est le sont. Que ces derniers puissent demeurer paresseux aujourd'hui alors qu'ils ne sont plus des artistes de l'Est, reste à voir.

La paresse est l'absence de mouvement et de pensée, du temps perdu : une amnésie totale. C'est aussi l'indifférence, l'impotence, ne rien attendre, ne rien faire.

C'est en fait de la pure stupidité, un moment douloureux, de la concentration futile. Ces vertus sont des facteurs importants dans l'art mais les connaître ne suffit pas : la paresse doit être pratiquée et perfectionnée ».

Mladen Stilinović, *L'éloge de la paresse*, manifeste de 1993

Tamás Szentjóby

Né en Hongrie en 1944. Il vit et travaille à Budapest.



Centaur, 1973-75

DVD, 39 min

Collection de l'artiste

Artiste fascinant de la post avant-garde hongroise des années 1970, Tamás Szentjóby porte des dizaines de pseudonymes à l'image de la complexité de son oeuvre (Tamás St. Auby, Tamas Stjóby, Tamas Stauby, Tamas St. Aubsky, Emmy Grant, Emily Grant, Tamas Staub, Tamas Taub, Kurt Schwitters). Exilé à Genève durant la fin des années 1970, il déclare une grève contre l'art et s'oppose au système des galeries commerciales. Poésie expérimentale, anti-art, happenings, actions Fluxus, mail art, difficile de décrypter ses multiples engagements artistiques que l'on pourrait peut-être résumer ainsi : un art anti-art.

Produit par le célèbre studio Béla Balázs, son film *Centaur* (1973-1975) est un chef d'oeuvre du cinéma expérimental hongrois. Le film est censuré en 1975 avant même que Szentjóby n'achève sa version définitive. En 1983, György Durst, alors secrétaire des studios Béla Balázs, découvre une copie de travail et fait un double qui permettra sa restauration digitale en 2009. Le film 16mm original est désormais perdu. Une représentation apparemment classique du travail (ouvriers en usine, paysans dans un champ), *Centaur* est un film à mi-chemin entre film expérimental et film documentaire. La caméra navigue

entre une usine de couture, les transports en commun, la cafétéria, les bureaux, les dortoirs, la salle d'attente, un champ cultivée... Des dialogues entre les travailleurs accompagnent les images sans que jamais le mouvement de leurs lèvres ne s'accordent vraiment à la bande sonore. Les dialogues produisent des décalages encore plus flagrants. Au sein de conversations burlesques et décalées, on passe ainsi d'une réflexion philosophique et politique sur leur condition de travail à des tirades moqueuses et ironiques envers ces mêmes utopies.

Exemple, une voix off incarnant visiblement une ouvrière à son poste dans une usine de boîtes en carton demande à sa voisine « Se peut-il que nous ayons la névrose de la répétition ? ». Et sa voisine de répondre : « Peu importe, continuons à parler de la mode des écharpes, de la crème chantilly, de nos enfants, de nos salaires pour tromper les gens du cinéma. Gardons le masque de l'insouciance névrosée de la répétition pour atteindre l'avenir grâce à notre invention secrète dont on ne parlera pas maintenant. »

Bill Robinson

(1878-1949), États-Unis



La danse de l'escalier

Extrait du film *Harlem is Heaven*, 1932

DVD, 3 min

« Il dansait en créant du son – presque n'importe quel son produit par une batterie. Le grand poète américain, Langston Hughes, décrit sa danse comme « une percussion humaine ». Aucun danseur n'a jamais porté l'art des claquettes à une telle délicatesse : trilles raffinées coulant en douceur perlée, roulement montant en crescendo, jubilante finesse de ses tap, tap toe, Bojangles, seul devant l'orchestre muet, savait filtrer avec le contretemps, avant de déboucher sur un froissement continu et paisible qui s'accélérait et s'amplifiait jusqu'à éclater en un bouquet de pétards. Certains spécialistes du jazz noir américain ont mis aux rangs des plus beaux sons du jazz des rythmes de percussions que produisait Bill Robinson avec ses pieds. »

Lynne Fauley Emery, *Black Dance*, ed. Princeton Book Company, 1972

Florence Foster Jenkins (1868 - 1944), États-Unis



The Glory of the Human Voice
CD audio

« Florence Foster Jenkins est une soprano américaine, célèbre pour son manque de justesse, son faible sens du rythme et son incapacité totale à chanter correctement. À la mort de son père en 1909, Jenkins hérite d'une fortune qui lui permet d'entamer la carrière de cantatrice, que ses parents et son ex-mari avaient découragée. Elle s'implique dans la vie musicale de Philadelphie, en fondant et finançant le Club Verdi, prend des cours de chant et commence à donner des récitals en 1912. En écoutant ses enregistrements, il apparaît clairement que Jenkins avait un très faible sens de la gamme et du rythme et était à peine capable de tenir une note. On peut entendre son accompagnateur tenter de compenser ses variations de tempo et ses erreurs rythmiques. Néanmoins, elle devient très rapidement populaire grâce à son talent « peu académique ». Son public l'adore, plus pour l'amusement qu'elle procure que pour sa compétence musicale. Les critiques la décrivent souvent en des termes équivoques, qui ont certainement aidé à attiser la curiosité du public.

Lors d'un accident à bord d'un taxi en 1943, elle découvre qu'elle peut chanter un « fa encore plus haut qu'avant ». Au lieu de poursuivre la compagnie de taxis, elle envoie une boîte de bons cigares au conducteur.

En dépit de son manque évident de sens musical, Florence Jenkins est entièrement persuadée de son talent extraordinaire. Elle n'hésite pas à se comparer aux sopranos connues, telles Frieda Hempel et Luisa Tetrazzini. Elle considère les éclats de rire qui ne manquaient pas de se produire durant ces concerts, comme provenant de rivales rongées de « jalousie professionnelle ». Consciente des critiques, elle rétorquait : « Les gens pourront toujours dire que je ne sais pas chanter, mais personne ne pourra jamais dire que je n'ai pas chanté. »

Extrait de la biographie de Florence Foster Jenkins sur Wikipedia

Un marathon de danse à Brooklyn



Le supplice de la danse, 1932
DVD, 1 min

« Mesdames, messieurs, combien de temps vont-ils tenir ? ». Voici ce qu'on peut lire autour des pistes de danse des marathons organisés dans les années 20-30 aux Etats-Unis. Lors de ces concours d'endurance s'affrontent des couples de danseurs, pour la plupart des femmes et des chômeurs, mais aussi des professionnels se faisant passer pour des amateurs. Les concurrents dansent des heures, pendant un mois voire deux, parfois jusqu'à l'épuisement, dans l'espoir d'emporter quelques centaines de dollars. Pendant la grande dépression qui a suivi la crise de 1929 aux Etats-Unis, l'assurance d'un toit sur la tête et d'une nourriture en abondance suffisait à convaincre les candidats à rejoindre un marathon de danse.

Les danseurs sont tenus de rester en perpétuel mouvement, en toute circonstance : en se rasant grâce à un miroir spécial accroché autour du cou, en écrivant des lettres sur un bureau portatif, ou même en dormant appuyé sur son partenaire. Les repas sont servis sur des tables hautes pour permettre aux candidats de manger debout et de continuer ainsi à danser. Une pause de quinze minutes est prévue toutes les heures. Les candidats rejoignent les coulisses et doivent s'habituer à dormir par tranche de 11 minutes. Mettre un genou à terre entraîne une disqualification immédiate. Les longues

périodes sans soins médicaux, la fatigue, les crampes, les ampoules, les entorses et les chutes éliminent peu à peu les candidats et conduisent certains à des états proches du coma ou de l'hystérie. Seuls les trois derniers couples en lisse remporte un prix.

On pouvait assister à ces marathons en tant que spectateur. Les 25 cents du billet d'entrée garantissait un divertissement à faible coût, entre épreuve d'endurance et spectacle vaudevillesque. Les maîtres de cérémonies, les juges, les entraîneurs, les infirmières et les candidats assurent le spectacle. Certains concurrents inventent un hymne ou des gags récurrents pour inciter le public à leur jeter des pièces. Pour tromper l'ennui des spectateurs qui restent debout, les organisateurs ponctuent les marathons d'épreuves et n'hésitent pas à truquer l'issue du concours.

D'après un article du site www.historylink.org

Maradona

Extrait du film de Emir Kusturica
DVD, 3 min 30, 2008



« Le foot est un jeu qu'il ne faut jamais arrêter, rentrant le soir fébrile de recommencer aussitôt. Qu'il était beau d'avoir la permission de redescendre dans la cour, l'été, pour se courir derrière jusqu'à la nuit ! Le foot est un jeu qu'on apprend aussi tout seul en frappant contre un mur à l'infini. Il n'y a qu'au foot que la périphérie est une mine, un réservoir de talents légendaires. Pour toutes les autres

professions, il faut des grandes écoles, Sorbonne, Harvard, il faut des lettres de noblesse. Le foot, en revanche, fait naître la gloire au milieu des baraquements des humiliés, à côté des décharges de Buenos Aires, sur les plages étouffantes du Brésil. (...) Maradona, Armando, Diego, argentin comme le tango, est venu pour faire écarquiller les yeux et s'écorcher les mains à force d'applaudir. Son pied gauche a été l'instrument de précision le plus sophistiqué de la géométrie jongleuse du foot.

Venu pour gagner ? Oui, ça aussi, mais pas autant qu'il le pouvait. Sans un pourcentage de gaspillage, il n'est pas de grandeur possible. La grandeur, c'est aussi se moquer des résultats, des conclusions tirées en fin de carrière. Soigner le plus possible l'heureux instant du dribble, du sprint qui laisse bouche bée.

Maradona n'a pas été que talentueux, mais un athlète en avance sur les temps, un entraînement double qui mettait un ressort sur ses jambes courtes, lancées comme un moulinet pour dévorer l'espace. »

Erri De Luca

Un bal de gréviste en 1936

Hebdomadaire Miroir du Monde n°327, 6 juin 1936



« Étrange grève qui a rebondi d'usine en usine, ces jours derniers, dans la banlieue parisienne...

[...] Cent mille métallurgistes en grèves. Vingt usines occupées nuit et jour. Pas un incident sérieux. Pas un choc. Et, dans ce calme imposant, la prise de contact des délégués ouvriers et des organismes patronaux en vue d'un accord immédiat. [...] Des drapeaux rouges, il y en eut, mais on vit autant de drapeaux tricolores. Et je connais un atelier, qui samedi, put envoyer à un journal cette protestation :

« Nous n'avons, à aucun moment, chanté L'Internationale. Rectifiez votre compte-rendu, s'il vous plaît. »

Il est vrai qu'on l'entendait ailleurs. Entre les coteaux de Meudon et la plaine d'Issy-les-Moulineaux, le vent tiède promenait par bouffées quelques strophes de l'hymne rouge. Mais on a tellement chanté pendant cette grève...

On a chanté des soirées entières, dans les ateliers où, devant une estrade bâtie en hâte, un programme de distractions, insolites en ce cadre de labeur, s'est improvisé. Celui-là avec son accordéon, ceux-là avec leur jazz, font danser leurs camarades. Défilant entre les javas, d'autres poussent une romance.

Sous les arbres de Robinson... chante un vieil ouvrier. Mais au dessus de lui, s'alignent des rangées de moteurs polycylindriques. »

Extrait de l'article *Sur le pas*,

Hebdomadaire Miroir du Monde n°327, 6 juin 1936

GLOSSAIRE



Activité

Ensemble des tâches réalisées par une personne, Puissance d'action, occupation. La diligence avec laquelle une chose est faite. Le terme d'activité peut désigner une profession.

L'activité concourt à la réalisation ou à la transformation d'un produit, d'une prestation ou d'un service. Dans les domaines de l'analyse du travail, l'activité désigne un ensemble distinct d'actions identifiées, organisé selon un processus logique. Un emploi est constitué d'un certain nombre d'activités lesquelles requièrent, pour leur réalisation, la mobilisation de compétences professionnelles préalablement identifiées. C'est le nombre d'opérations effectuées par unité de temps le nombre d'opérations durant la durée de fonctionnement. Dans le monde du travail, cette définition de l'activité rejoint celle de productivité.

Aliénation

Asservissement ou frustration d'un individu suite à des contraintes extérieures.

état d'asservissement, de frustration où se trouve un individu soumis à des conditions de vie qui lui échappent. C'est un terme aux sens multiples et pas toujours simples à saisir, notamment chez Marx. En français (comme en latin) « aliénation » a un sens juridique, très neutre : c'est le processus par lequel quelqu'un transfère sa propriété à quelqu'un d'autre quels qu'en soient les moyens. Ce que j'ai passé à un alijs, à un autre. En un deuxième sens, c'est la séparation, la perte, la désaffection. Et en un troisième sens, c'est la perte de la raison, l'aliénation mentale. La définition de Marx de l'aliénation au travail désigne le processus par lequel quelque chose devient étranger. L'esprit se perd, se laisse absorber, devient étranger à la lui-même. C'est l'aliénation au sens strict, « extériorisation ». Ce qui était intérieur devient extérieur. Par exemple, par le travail, l'esprit humain prend une forme extérieure à lui-même, il acquiert une objectivité, sous la forme de produit du travail (œuvres).



Le travail n'est pas aliénant mais il y a une aliénation du travail. Cela veut dire que le travail n'était pas aliéné et le devient. S'il n'était pas aliéné, c'est qu'il était le propre de quelqu'un et qu'il devient quelque chose d'étranger à cette personne, quelque chose d'extérieur.

Évidemment, si le travail devient quelque chose d'extérieur au travailleur, s'il est aliéné, alors évidemment son travail devient « aliénant ». Mais c'est la conséquence d'une transformation, pas l'essence même du travail. Donc si le travail de l'ouvrier n'appartient pas à l'essence de l'ouvrier, c'est que la vie de l'ouvrier au travail n'est pas une vie véritablement humaine. Ainsi l'ouvrier ne s'affirme pas dans le travail mais se nie, il n'y trouve pas son bien-être mais son malheur, etc. S'affirmer, chercher son bien-être, développer une libre activité physique et intellectuelle, voilà ce qui constitue l'essence humaine. Marx écrit que « l'ouvrier n'a le sentiment d'être auprès de lui-même qu'en dehors du travail et, dans le travail, il se sent en dehors de soi. » Si le travail est extérieur au travailleur, le travail n'est donc pas volontaire mais forcé. L'expression dit clairement que, pour Marx, le travail salarié est une forme de servitude. « Il n'est donc pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail. » Autrement dit, le travail n'était pas aliéné, il serait, non le moyen de la satisfaction d'un besoin, mais le premier besoin de l'homme. Le travail de l'ouvrier n'est pas libre parce qu'il est subordonné à une fin extérieure. « Dans le travail l'ouvrier ne s'appartient pas lui-même, mais appartient à un autre. » Il se vend lui-même, il est donc aliéné. On en vient donc à ce résultat que l'homme ne se sent plus librement actif que dans ses fonctions animales, manger, boire et procréer, tout au plus encore dans l'habitation, qu'animal. Le bestial devient l'humain et l'humain devient le bestial. Si l'homme ne se sent plus libre que dans ses « fonctions animales », il s'est vraiment perdu lui-même. L'homme produit sa propre vie et c'est cela le point de départ, ce qui le sépare des animaux. Mais si cette activité lui devient étrangère, c'est qu'il perd le sens de ce que c'est vraiment que d'être un homme. Et le renversement est total quand l'homme en arrive à prendre

l'animalité pour sa propre essence. Et il ne s'agit pas ici de degré de pénibilité du travail ou de degré de confort et de consommation. L'homme qui travaille soumis à une contrainte en vue de consommer est aliéné pendant son temps de travail, mais il est tout aussi aliéné et peut-être même plus pendant son temps de non travail consacré aux « loisirs ». Qu'on songe à ces foules qui après une semaine de travail déambulent dans les supermarchés... Ainsi dans le mode de production capitaliste, le temps du non-travail n'est pas un véritable loisir, mais un simple moment de récupération, destiné à la reconstitution de la force de travail et donc entièrement soumis aux déterminations aliénantes du mode de production capitaliste.



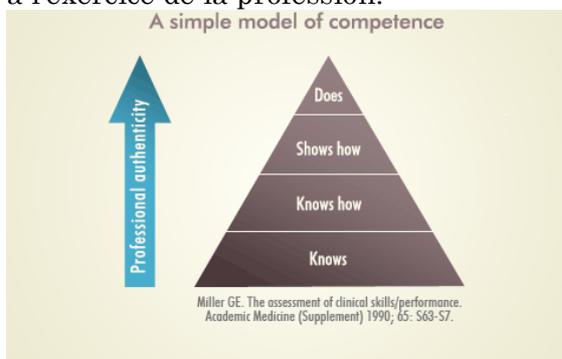
Artisanat

Un travail manuel sans aide automatisée qui exerce une technique traditionnelle. Il existe aussi une branche relevant des artisans d'art, spécialisés et presque eux-mêmes des artistes. Souvent, ils aident à l'expression de l'artiste par leurs expériences et leurs savoirs : fondeurs, imprimeurs, marqueteurs, tailleurs de pierre, mosaïstes, restaurateurs d'objets, luthiers et facteurs d'instruments... qui côtoient d'autres métiers ayant trait à l'art et l'architecture. Si l'art et l'artisanat sont très proches aussi bien dans le geste, les savoir faire et même le résultat, on peut avancer que la différence se trouve dans l'intention et dans la finalité du geste. En parlant

qu'une partie de la valeur des biens et des services produits est déterminée par la force de travail investie dans la production. La plus-value correspond à la différence entre la valeur totale des marchandises lorsqu'elles sont échangées sur le marché et la valeur de la force de travail et des moyens de production. Le taux de plus-value est la plus-value divisée par la masse salariale. Il s'agit du taux dont se servent les chercheurs marxistes comme indicateur du degré d'exploitation des classes, soit celui de la valeur que la bourgeoisie tire de la force de travail de la classe ouvrière.

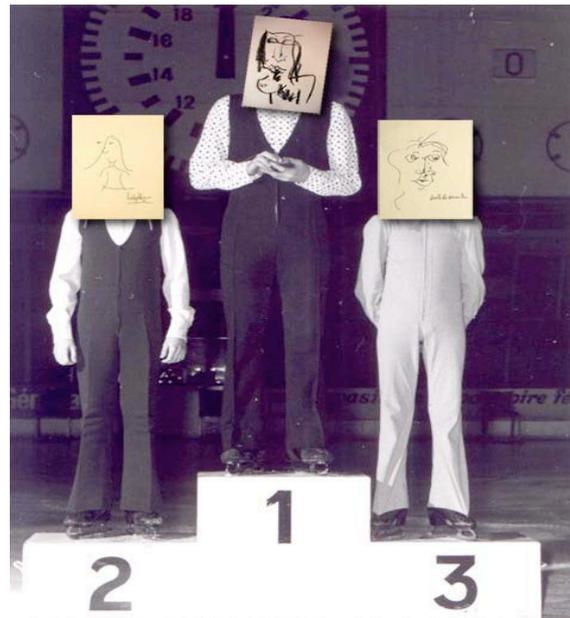
Compétence

Capacité reconnue dans un domaine. En gestion des ressources humaines, la compétence est souvent définie ainsi : ensemble des savoirs, savoir-faire et comportements tirés de l'expérience nécessaires à l'exercice d'un métier. La notion de savoir renvoie évidemment aux connaissances initialement et ultérieurement acquises indispensables à l'exercice de la profession.



La notion de savoir procédural est liée à ce qui est commun au métier, à la profession. L'expérience, le tour de main de l'ouvrier par exemple est lié à la singularité de l'individu, à sa pratique dans l'exercice de l'activité et en relation avec d'autres, au sein de l'équipe, face aux clients. Pour de nombreux spécialistes du travail, la compétence est un mélange des trois composants que sont les connaissances ou savoirs théoriques et procéduraux, les savoir-faire ou habiletés et les savoirs pratiques

ou qualités personnelles. Dans le domaine professionnel, la compétence sera définie comme un savoir-agir résultant de la mobilisation et de l'utilisation efficaces d'un ensemble de ressources internes ou externes dans des situations relevant d'un contexte professionnel.



Compétition

Recherche simultanée par plusieurs personnes d'atteindre un même objectif. Recherche, en même temps que d'autres personnes, d'un poste, d'un titre, d'un avantage. Épreuve sportive opposant plusieurs équipes ou concurrents.



Grève

Arrêt temporaire et collectif du travail visant à signifier un mécontentement. La grève a pour objectif de défendre des revendications professionnelles portant par exemple, sur la rémunération (augmentation de salaire, rétablissement d'une prime), les conditions de travail (conditions de chauffage des locaux, moyens de transport), l'horaire ou la durée du travail, la situation de l'emploi (licenciements économiques), stratégie de l'entreprise (nouvelle politique commerciale).



Outils

Objet fabriqué, utilisé manuellement ou sur une machine pour réaliser une opération déterminée. Un outil est un objet finalisé utilisé par un être vivant dans le but d'augmenter son efficacité naturelle dans l'action. Cette augmentation se traduit par la simplification des actions entreprises, par une plus grande rentabilisation de ces actions, ou par l'accès à des actions impossibles sans cet outil. L'outil peut être compris comme un prolongement du corps, un intermédiaire d'action, voire comme une prothèse dans le sens où il remplace (ou même crée) un membre ou un organe. Pour Michel Serres, l'homme est un animal déspecialisé et l'outil qui prolongera sa main le spécialise particulièrement.



Paresse

Propension à ne pas travailler, opposition volontaire à tout travail intellectuel ou corporel ; attitude en vertu de laquelle un sujet ne fait pas l'effort nécessaire pour accomplir la tâche qui lui est prescrite. La notion de relativité est importante pour apprécier la réalité de la paresse. Le paresseux est celui qui a opté par goût pour l'inaction électorale ou totale et qui refuse d'exécuter un travail pour lequel il est dans la règle qu'il réalise.

Si la vitalité de l'homme se traduit par le goût de l'action ; l'homme est cependant ambivalent vis-à-vis du travail, surtout si celui-ci est imposé. C'est donc le négatif des conditions de travail telles qu'il est imposé ; capacité d'exécution ; faculté d'attention et d'application d'un effort électif. En réalité il existe diverses paresse et divers facteurs, paresse physiques, organiques, fatigues générales, problèmes de santé, troubles psychologiques, affectifs...

Répétition

En musique et en théâtre, une répétition est une séance de travail pour perfectionner la mise en œuvre d'une pièce. Dans le sens commun, une répétition indique l'emploi du même mot, de la même idée. En littérature, la répétition est un procédé rhétorique se fondant sur l'anaphore. En psychanalyse, la répétition est un destin pulsionnel s'opposant à la mémoire.



Sommeil

Le sommeil est un état naturel récurrent de perte de conscience (mais sans perte de la réception sensitive) du monde extérieur, accompagnée d'une diminution progressive du tonus musculaire, survenant à intervalles réguliers et dont le rôle est encore mal connu. L'alternance veille-sommeil correspond à l'un des cycles fondamentaux chez les animaux : le rythme circadien. Chez l'homme, le sommeil occupe près d'un tiers de la vie. Le sommeil se distingue de l'inconscience (ou coma) par une absence d'abolition des réflexes et par la capacité de la personne endormie à ouvrir les yeux et à réagir à la parole et au toucher. Il existe une organisation du sommeil et de ses trois états.

Technique

Une technique (du grec τέχνη, art, métier, savoir-faire) est une ou un ensemble de méthode(s) ; dans les métiers manuels, elle est souvent associée à un savoir-faire professionnel. La technique couvre l'ensemble des procédés de fabrication, de maintenance, de gestion, de recyclage et même d'élimination des déchets, qui utilisent des méthodes issues de connaissances scientifiques ou simplement des méthodes dictées par la pratique de certains métiers. On peut alors parler d'art, dans son sens premier, et de science appliquée. La technique est l'une des grandes composantes du savoir-faire artisanal et industriel. Elle est le produit

de l'ensemble de l'histoire de l'humanité, chaque peuple et chaque époque ayant apporté ses compétences.



Travail

Le travail est humain est une nécessité et un droit. C'est au XVIIème siècle que le mot travail qui vient de trabaculum (qui désigne l'effort, la peine, la torture, souffrance) se substitue au mot œuvre. Le travail peut cependant être considéré comme libérateur, il n'est pas que nécessité et utilité, il dépasse le sens qu'il produit, pour être un moyen d'intégration sociale, de sécurité familiale et d'épanouissement personnel. Ce sens le plus noble du mot, celui de la réalisation de soi, dans le cas du travail accompli dans des conditions compatibles avec la dignité humaine, le travail devrait permettre à l'homme d'assumer son destin et de devenir lui-même.

PETITE HISTOIRE DU TRAVAIL A MONTREUIL :



Avant la révolution industrielle l'activité économique de Montreuil était orientée vers l'agriculture et notamment la culture de la vigne. Lorsque les moyens de transport se sont mécanisés, les vins venus du sud de la France ont fait disparaître cette activité montreuilloise. Au même moment, la spéculation immobilière à Paris pousse les artisans hors les murs de la capitale. Les premières entreprises implantées à Montreuil sont celles qui sont liées au travail du bois, tranchage, déroulage, menuiserie, marqueterie, etc... Des activités annexes se sont alors développées telles que celles de l'ébénisterie, la marqueterie, puis celle de la colle fabriquée à l'aide de peaux de lapin (entreprise Chapal notamment). Ces peaux ont à leur tour donné naissance à l'industrie du vêtement à travers le tissage du feutre et la fourrure. Les entreprises de teinture et de frisure pour les fourrures sont apparues créant, grâce au développement de la chimie, des peaux aux noms incroyables comme « Loutre de la Baltique » ou « Léopard des mers ». Ces industries de pelleterie ont commencé à avoir un impact sur l'environnement à cause d'une très forte odeur de naphthaline qui planait sur la ville. L'odeur se mêlait aussi à celle de l'anis des distilleries Pernod. Les fumées de l'usine des bonbons Kréma ajoutaient à l'odeur mais coloraient aussi le ciel de

couleurs étranges vertes ou roses selon les parfums. Ces odeurs étaient accompagnées de bruits continuels des machines et des sonneries d'usines marquant le début et l'arrêt du travail. La fabrication des jouets s'est aussi installée à Montreuil et notamment les poupées jumeaux, activité découlant de la tradition des « arts du feu » traditionnelle à Montreuil en raison de ses carrières de gips et du développement de la cuisson industrielle du plâtre dans des fours de 12 mètres de haut. Les yeux sulfures des poupées de porcelaines Jumeau étaient fabriqués par de jeunes femmes au chalumeau dans l'obscurité ce qui les rendait aveugles très jeunes. De même que les ouvriers de Pernod étaient sourds très jeunes à cause du tintement des bouteilles entre elles, et sourds tous les jours à cause des vapeurs d'alcool. Les conditions de travail étaient rudes et les travailleurs ignorants des risques pour leur santé. Les contremaîtres étaient armés et les pointeaux surveillaient et dénonçaient les ouvriers. Les universités ouvrières se sont alors développées à partir des idées de Marx telles que « l'union des prolétaires », les ouvriers ont alors lutté pour rééquilibrer le rapport de force avec les dirigeants et obtenir de meilleures conditions de travail.



LE TRAVAIL DANS L'ART



Nicolas Frize

Dehors au dedans

Sans aucune démagogie, Nicolas Frize déplace les codes de la musique contemporaine et facilite le partage d'un art prétendument difficile d'accès. Pour Nicolas Frize, l'art émerge de la vie et doit en retour la rendre plus intense. Les deux pieds plantés au cœur de la cité, il l'écoute s'agiter et cherche à la rendre plus désirable. Il a investi des hôpitaux (hôpital Delafontaine de Saint-Denis), des prisons (maison centrale de Saint-Maur), le monde du travail et de l'usine (usine Renault de Billancourt)... "J'essaie de redonner la parole aux sons qui témoignent de l'existence de l'autre". La création musicale pour orchestre et alto "Dehors au dedans", Nicolas Frize explore la thématique du « métier ». L'essence de l'activité professionnelle est l'homme « sujet dans son travail », et non sa production. L'ouvrier, le technicien, l'artisan, le travailleur, mobilisent dans l'exercice de leur activité professionnelle leur sensibilité, leur intuition, leur expérience, leurs références culturelles et historiques, leur pensée... Chacun interprète ses tâches plutôt qu'il ne les exécute et s'approprie subjectivement son métier. La partition a été composée suite à des entretiens avec plus de 70 travailleurs des quatre entreprises suscitées (métiers d'art, du tertiaire, de services ou de la métallurgie). Des images de leurs

situations de travail ont été filmées à la suite de ces entretiens et sont projetées pendant le concert.

Vous êtes tenace. Vous avez envie d'une forte rémunération. Vous êtes apte à la communication transversale. Vous êtes volontaire. Vous êtes une force de proposition d'actions d'amélioration.

Julien Prévieux Sur la route du succès ne restez pas au bord du chemin. Vous avez un fort charisme. Vous avez envie de gagner. **Lettres de non-motivation** Vous avez envie de... réussir. Vous avez le goût du challenge. Votre cœur de métier bat plus fort. Rejoignez le n°1. Vous êtes reconnu pour vos talents à animer et développer vos collaborateurs. Venez élargir votre horizon. Entrez en couple. Développez vos talents. Vous avez décidé de vous donner les moyens de réussir. Vous avez des qualités d'écoute. Vous avez le respect de la hiérarchie. C'est vous le patron.

Julien Prévieux

Lettres de non-motivation

Note de l'éditeur

Il y a huit ans, après avoir vainement cherché un emploi, il s'est mis à les refuser tous. Il a décidé de prendre les devants : refuser l'emploi qui nous est de toute façon refusé. Depuis, il a rédigé et envoyé plus de 1 000 lettres de non-motivation en France et à l'étranger. Il a reçu environ 5 % de réponses, en majorité automatiques. Vous trouverez ici une sélection des meilleures lettres, regroupées en deux parties : celles avec les réponses des entreprises et celles restées sans réponse. La lettre de motivation est un jeu social dont personne n'est dupe, un exercice obligatoire dans le rituel du recrutement. Julien Prévieux joue à ce petit jeu comme quelqu'un qui écrirait de vraies lettres, en réponse à des offres d'emploi qui lui auraient été personnellement adressées, et qui petit à petit, deviendrait fou, finissant lui aussi par envoyer des lettres automatiques, une machine écrivant à des machines. Son propos n'est pas celui du pastiche ou

de la caricature (imiter, grossir le trait). C'est tout l'inverse : chacun des personnages qu'il incarne tour à tour fait apparaître, précisément son franc-parler, ce jeu social comme ce qu'il est un jeu factice, mensonger et, en définitive, d'une incroyable violence. On comprend que la plupart du temps cette lettre dans laquelle le candidat est censé se livrer, exprimer sa personnalité et ses désirs, n'aura même pas été lue avant d'atteindre la corbeille. En ce sens, la lettre de motivation apparaît comme la mise en scène de l'infériorité du demandeur et de la toute puissance de l'entreprise. C'est cet exercice imposé de la fausseté, du mensonge en soi et de l'humiliation, que les lettres ici rassemblées, dans leurs formes variées, proliférantes, souvent dingues et toujours opiniâtres, font dysfonctionner. A l'heure du « travailler plus » pour vivre moins, ces lettres de non-motivation nous réapprennent quelque chose de fondamental. Retrouver cette capacité, jouissive, libératrice, de répondre : non.



Les Ateliers de Rennes Biennale d'art contemporain

Cette biennale entend développer sur le long terme une réflexion sur les liens complexes et historiquement riches qu'entretient l'art avec le monde de l'entreprise. Elle espère instaurer un dialogue entre ces deux mondes et ouvrir un espace de travail et de partage d'expériences entre personnalités de différents horizons : artistes, acteurs du monde économique, salariés, chercheurs... Ces échanges sont articulés

autour d'une question commune : comment l'individu, artiste ou salarié, considère-t-il la valeur qu'il crée par son activité de production - d'une œuvre, d'une marchandise, d'un service - dans le contexte de l'économie actuelle ? En amont de l'exposition, quinze artistes séjournent dans des entreprises implantées en Bretagne. Ces Séjours de Recherche et de Création en Entreprise (SouRCEs), d'une trentaine de jours, permettent à chaque artiste d'élaborer un dialogue avec les salariés, en s'intéressant à une problématique de l'entreprise d'accueil. Les œuvres issues de cette rencontre sont présentées dans la ville.



Michel François *Bureau augmenté*

Le Bureau augmenté est une œuvre évolutive qui a pris de multiples formes à chaque exposition. Il s'agit d'une accumulation de tout l'attirail pseudo administratif, déploiement de machineries semi fonctionnelles, contaminant successivement les fonctions réelles des institutions ou galeries qui le reçoivent échangeant avec elles les outils d'une forme de conquête dérisoire. À chaque étape, le bureau s'est doté de nouvelles prérogatives, et de nouveaux éléments s'ajoutaient pour augmenter l'illusion d'un appareil de contrôle en exercice. Beaucoup de papier, un drapeau à l'extérieur, de l'artillerie dans les tiroirs, des zéros sur les écrans, de l'argent qui déborde, des chiffres envahissants, des listes d'attente sans

objet. C'est l'absurde et le néant des bureaux, quelque chose de la mimique du contrôle du temps et de l'espace qui justifie la réunion de ces instruments que sont les tapis, les plantes, les étagères, la photographie, l'ordinateur... Michel François parle de l'artiste comme quelqu'un qui baille, qui se gratte et qui tourne en rond dans son atelier, les mains dans les poches. Seules témoignent de ce passe-temps, de cette « inaction », les sculptures, comme des résidus d'une sorte d'attente attentive, d'une lente provocation des choses qui restent muettes mais qui finiront par se donner.

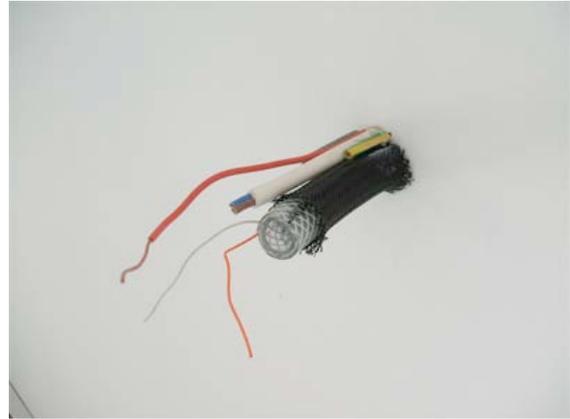


Charles Fréger

Séries *Uniformes, Bleus de travail*

Ses séries de portraits représentent souvent des personnes appartenant à des groupes sociaux et portant un uniforme lié à une activité professionnelle ou de loisir : fanfares, employés d'usine, militaires, équipes sportives, etc. Ces photographies sont souvent proches les unes des autres d'un point de vue plastique (point de vue, couleurs, lumière, distance d'avec l'appareil photo, etc.) mais malgré cela et malgré leurs ressemblances superficielles (vêtement, âge), la personnalité des sujets y transparaît

toujours. L'œuvre de Charles Fréger est donc une enquête sur l'identité individuelle et l'identité collective qui constitue au final autant d'inventaires subjectifs et poétiques de la condition humaine.



Mathieu Mercier

L'artiste s'approprié et détourne les matériaux du bricolage, câbles, marteaux ou chevilles passent ainsi au rang d'oeuvre d'art. Pour lui cette esthétique du chantier est « comme une métaphore de l'activité artistique [...] les chantiers m'apparaissent comme les signes d'un possible. » Ses œuvres agissent comme si un bricoleur anonyme avait décidé de trouver un autre usage à ces éléments. L'artiste s'intéresse à cette capacité d'invention, ou comment à partir d'éléments préexistants et à l'utilisation prévue, standardisée, il est possible d'affirmer une prise de position différente. Il voit dans la pratique du bricolage une interrogation sur la notion même de travail. Se développant dans les années 50, le bricolage est associé à l'augmentation du temps libre. Moyen de réaliser des économies mais aussi incitation à une forme de créativité, il transforme le temps de loisir en activité laborieuse et de consommation. L'artiste compare cette activité à une forme de rituel. La pratique de Mathieu Mercier ne se résume pas pour autant à cette esthétique « bricorama », elle s'apparente aussi aux stratégies contemporaines de citation, d'hybridation ou de recyclage des artefacts culturels.



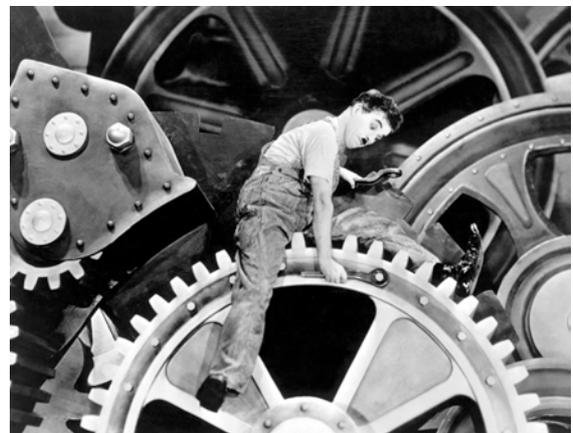
On achève bien les chevaux

On achève bien les chevaux (They Shoot Horses, Don't They? dans la version originale anglaise) est un film américain réalisé par Sydney Pollack, sorti sur les écrans en 1969. Le film est inspiré d'un roman de Horace McCoy. L'action se situe au début des années 1930, en Californie. Au cœur de la grande dépression, on se presse pour participer à l'un des nombreux marathons de danse organisés à travers le pays pour gagner les primes qui y sont mises en jeu. Robert et Gloria font partie de ces candidats. Au-delà de l'anecdote, c'est à une lecture de notre propre société qu'invite ce film, par opposition entre l'enfer que vivent les participants de ce marathon - privés de sommeil et de temps de réfléchir, et soumis à des épreuves cruelles (où mourra l'un d'entre eux) - et la beauté du paysage et du soleil levant entrevus de façon fugitive à l'extérieur. Sydney Pollack indiqua avoir attaché une grande importance au personnage de l'animateur, symbole de tout ce que l'Amérique avait de pire et de meilleur. Mais on peut aussi y voir une réflexion sur l'absurdité de la condition humaine.



Dancer in the dark

Dancer in the Dark est un film réalisé par Lars von Trier et sorti en salles en 2000. Ce film a remporté la Palme d'or et Björk le Prix d'interprétation féminine lors du Festival de Cannes 2000. Dans les années 1960, Selma, immigrée tchécoslovaque, s'installe dans une petite ville industrielle des États-Unis, avec son fils Gene, âgé de douze ans. Atteinte d'une maladie héréditaire qui menace de la rendre aveugle, Selma travaille à l'usine métallurgique au-delà de ses capacités et au mépris des règles de sécurité. Elle tente de réunir assez d'argent pour pouvoir payer l'opération qui devrait préserver son fils de la même maladie et de la cécité. Fuyant ses préoccupations quotidiennes grâce à la musique et à la danse, elle participe à une comédie musicale montée par la chorale amateur de son quartier. Mais Selma se fait voler toutes ses économies et se sacrifie complètement pour sauver malgré tout son fils.



Les temps modernes

Les Temps modernes (Modern Times) est un film américain de Charlie Chaplin, sorti en 1936. C'est le dernier film muet de son auteur et le dernier qui présente le personnage de Charlot, lequel lutte pour survivre dans le monde industrialisé. Le film est une satire du chômage et des conditions de vie d'une grande partie de la population occidentale lors de la Grande dépression. Conditions imposées, selon Chaplin, par les gains d'efficacité exigées par

l'industrialisation des temps modernes. Les vedettes du film sont Charlie Chaplin, Paulette Goddard, qui fut pendant quelques années la compagne de l'auteur à la suite du tournage, Henry Bergman, Stanley Sandford et Chester Conklin. Les Temps modernes dépeint la vie d'un ouvrier, employé sur une chaîne de production. Après avoir été soumis à divers mauvais traitements, gavé par une machine ou contraint à visser des écrous à un rythme effréné sur une chaîne de montage accélérée, Charlot est atteint d'une dépression nerveuse. Il est alors envoyé à l'hôpital. Après son rétablissement, devenu chômeur, Charlot est arrêté par erreur pour avoir fomenté une manifestation communiste, alors qu'il tentait en fait simplement de restituer un drapeau rouge qui était tombé d'un véhicule de livraison. En prison, il ingère accidentellement de la cocaïne, la prenant pour du sel. Dans l'état délirant qui s'ensuit, il est mêlé à une évasion à laquelle il met fin en mettant KO les autres condamnés. Il est alors acclamé en héros par les geôliers et libéré. Pourtant il se sent heureux en prison et voudrait y demeurer. Libéré contre sa volonté de la prison, il découvre combien la vie est rude, et rêve de retrouver sa confortable geôle après avoir provoqué une catastrophe sur un chantier naval. Il rencontre alors dans la rue une orpheline (la « gamine »), interprétée par Paulette Goddard, qui fuit la police après avoir volé un pain pour se nourrir. Pour sauver la jeune femme et retourner en prison, Charlot ment à la police et prétend être le voleur. Cependant, un témoin révèle la supercherie et Charlot est libéré. Afin d'être à nouveau arrêté, il ingurgite une énorme quantité de nourriture dans un delicatessen sans payer. Il se retrouve avec la gamine dans le « panier à salade », dont ils sont éjectés en route. Rêvant d'une vie meilleure, Charlot obtient un emploi de gardien de nuit dans un grand magasin, introduit la gamine dans celui-ci, et tombe sur des cambrioleurs avec lesquels il sympathisera. Se réveillant le

lendemain matin dans un tas de tissus, il est arrêté une fois de plus. Dix jours plus tard, la gamine l'emmène dans une nouvelle maison, une cabane délabrée qu'elle admet "ne pas être Buckingham Palace", mais qui fera l'affaire. Le matin suivant, Charlot apprend l'ouverture d'une nouvelle usine et se rend immédiatement sur les lieux. Par sa faute, son patron est accidentellement piégé dans une machine, mais parvient finalement à s'en extirper. Les autres travailleurs décident de mener une grève. Lançant accidentellement une brique sur un policier, il est encore arrêté. Deux semaines plus tard, il est relâché et apprend que la gamine a trouvé un emploi de danseuse dans un bar. La jeune femme essaie de lui fournir un travail de chanteur dans ce même restaurant. Le soir, il devient un serveur efficace, et bien qu'en se méprenant par exemple entre la porte "in" et "out" de la cuisine, il réussit laborieusement à servir un canard rôti. Pendant son spectacle, il perd ses manchettes sur lesquelles la gamine avait écrit les paroles d'une chanson que le patron lui avait demandé de chanter, mais se rattrape en improvisant un charabia et un numéro de pantomime. Sa représentation se révèle être un vrai succès. Quand la police arrive pour arrêter la gamine, recherchée par la police juvénile, ils s'échappent à nouveau. Finalement, arpentant une route à l'aube, on les voit se diriger vers un futur incertain, mais plein d'espérance.



ATELIER PROPOSE



La fabrique poétique

Il s'agit de représenter un personnage dans une activité professionnelle, inventée, absurde, poétique et non productive. Des mots sont tirés dans un chapeau, un verbe d'action et un nom par exemple « inventer » et « nuage » qui devient « l'inventeur de nuage ». Cet « inventeur de nuage » est ensuite représenté par le dessin sur un format A3. Ce portrait en pied du personnage dans son habit de travail et entouré de ses attributs, outils, objets... est accompagné d'un petit texte rédigé par l'enfant sur les motivations liées à ce « métier ».

Gratuit

Rendez-vous du 8 au 20 mars

Durée visite : 45 min

Durée atelier : 1h

Sources :

Usines en ville, Architecture et histoire des ateliers et des usines de Montreuil, Gilbert Schoon, éditions du Musée de l'histoire vivante et Valette éditions.

Lettres de non motivation, Julien Prévieux, éditions La découverte, Paris, 2007

Charles Fréger, Portraits photographiques et uniformes, éditions société française de photographie, 779, Paris, 2001

J'ai mal à mon travail, Monique Soucy, Marabout, Paris, 2009

Revue *Mouvement* n°51 avril-juin 2009, dossier *Le travail quelles valeurs ?*

Faire soi-même son bilan de compétences, Gérard Roudaut, Studyrama, Paris, 2003

L'art de l'exposition, Trente expositions exemplaires du XXe siècle, Katharina Hegewisch, Bernd Klüser, Denis Trierweiler, éditions du regard, Paris, 1998

Art en théorie, 1900-1990, C. Harrisson, P. Wood, Hazan, Paris, 2007

Vocabulaire d'esthétique, Etienne Souriau, Puf, Paris, 2004

Delphine Reist, éditions nouvelles galeries, Grenoble, 2005

De ma fenêtre, École nationale des beaux-arts, Paris, 2004

Susan Collis, *For all the things we thought we'd love forever*, Seventeen, Londres, 2009

Wikipédia